
Être acteur, c'est avoir le don d'imaginer la vie

C'était à San Francisco, dans la salle de projection des *Pacific Sun Archives*, voilà une dizaine d'années. J'improvisais une petite conférence sur un de mes films (LA TÊTE DE NORMANDE ST-ONGE), conférence suivie il va sans dire, d'une courte période de questions. Tout allait se terminer pour le mieux, quand j'entendis quelqu'un me poser une question troublante: "Quelle est votre méthode pour travailler avec les acteurs? — Your method?"

Il ne s'agissait pas d'une simple manière de travailler, mais bien d'avoir une méthode, officielle. Je répondis, sans trop réfléchir: "Est-ce bien nécessaire d'en avoir une?"

"Yes!" me rétorqua la voix qui m'avait posé la question. Il s'agissait d'un étudiant en cinéma (on ne disait pas encore "en communication") qui paraissait en savoir long sur le sujet. En tout cas, plus que moi. Il préférait, disait-il, la méthode de l'Actor's Studio à celle du Living Theater, parce qu'elle était plus intérieure et qu'elle

faisait appel à l'intériorité spécifique de l'acteur. Eh oui!

Que répondre? Que c'est toujours dans les petites salles qu'on est assailli par les grandes questions? Je répondis que l'une et l'autre des deux méthodes m'embêtaient, parce qu'elles étaient presque toujours trop visibles. "How?"

Je citai l'exemple de Marlon Brando qui, dans les moments de réflexion de son personnage à l'écran, se sentait toujours obligé (par la méthode) d'aller dans un coin pour suer à grosses gouttes, preuve matérielle de l'effort intérieur. Et l'exemple de James Dean qui, dans une phrase aussi simple que "Do we take the car or the bus?" mettait une lourde charge émotive, qui aurait mieux convenu au théâtre Kabuki. J'aurais mieux fait de me taire!

Depuis, j'ai tourné plusieurs films avec beaucoup d'acteurs. Et j'ai réfléchi un peu. J'ai même trouvé quelques trucs qui favorisent leur jeu: répéter

des scènes fictives qui ne sont pas dans le scénario, ne jamais répéter le dialogue avant la mise en place, rendre le décor si juste, si vrai, que l'acteur n'a pas d'autre choix que d'être vrai lui aussi, etc... Quand un acteur m'arrive le matin sur le plateau et me demande de lui parler de son personnage, je lui réponds invariablement: "Non, toi tu vas m'en parler. C'est toi le spécialiste!" Si un autre fait de l'angoisse parce qu'il ne connaît pas le milieu où il doit évoluer, je lui dis: "Tant mieux, tu seras meilleur!" Et ce n'est pas tout à fait une boutade: un bon acteur ne crée pas que son rôle mais aussi les comportements sociaux du milieu où il évolue. Et ça, c'est beau à voir.

Alors, que les comédiens convaincus qu'il faille avoir été plombiers pour jouer les plombiers se rassurent: il ne faut pas. Amulette Garneau, qui n'avait jamais vécu sur une terre de sa vie avant de jouer la mère Chapdelaine, a été qualifiée de "figure de paysanne admirable" dans le journal *Le Monde*. Un autre a parlé de "vérité paysanne bouleversante". Et c'est ça qui est normal. Robert De Niro peut bien prendre 60 livres pour jouer les boxeurs je crois que ça sert mieux sa légende que son personnage. Je serais même tenté de dire, après toutes ces années, que l'acteur y gagne souvent à ne pas connaître d'avance le milieu où son personnage vit. Après tout, être acteur, c'est avoir le don d'imaginer la vie.

Pourquoi est-ce ainsi?

J'ai ma petite idée là-dessus, qui n'est pas nécessairement la meilleure ni la plus juste, mais je vous la livre quand même. On ne devient pas acteur par choix, mais par absence de choix. Autrement dit, parce que le choix est impossible. L'acteur c'est quelqu'un qui veut être tout le monde à la fois, en même temps: médecin, aventurier, Tarzan, chauffeur de taxi, millionnaire américain, mercenaire au Liban, curé et que sais-je encore? Mieux, je crois qu'il pourrait être tous ces personnages dans la vie, qu'il en aurait



PHOTO BRUNO MASSENET

Carole Laure et Donald Pilon: LES CORPS CÉLESTES de Gilles Carle



Gilles Carle et Willie Lamothe en répétition: LA MORT D'UN BÛCHERON

le talent. Aussi quand un journaliste s'avise de lui poser la sempiternelle question: "Quel rôle espérez-vous jouer un jour?" il ne sait pas à quel point il le trouble. Un rôle? Mais il les veut tous sans exception!

Cette impossibilité de choisir se double très souvent d'une impossibilité de communiquer normalement. Je dis cela sans méchanceté. Je me souviens d'une interview avec Gérard Philipe, à Montréal, au début des années 50. Il avait trouvé la ville "merveilleuse", l'automne dans le Nord "merveilleux" et nos lacs et nos montagnes "absolument merveilleux". Quoi un des plus grands acteurs du monde ne s'exprime pas mieux que le premier venu? Après avoir lu l'autobiographie de Henry Fonda (acteur que je considère personnellement comme le plus grand) j'ai eu la bizarre impression qu'il ne s'était rien passé dans sa vie, de n'avoir rien lu! Et cela, malgré les efforts du rédacteur suppléant.

C'est ainsi, mais attention: cette non-communication est peut-être une forme supérieure de communication. Gérard Philipe avait, dans sa manière de répondre, la même sincérité qu'ont les paysans quand ils disent que "l'hiver a été dur". C'est beau, c'est vrai et ça suffit.

Cela m'amène à parler d'une autre caractéristique de l'acteur: sa méfiance naturelle pour l'information. À l'information, il préférera toujours mille fois la moindre parcelle d'émotion ou de connaissance vraie. Vidée par définition de tout contenu émotif, l'information ne saurait l'intéresser vraiment. Il n'est pas fait pour le *Téléjournal*. Aussi ai-je toujours admiré la manière et la rapidité avec laquelle un acteur s'imprègne d'une atmosphère, d'un milieu social, d'une culture. Au bout d'une heure, il sait. Comme s'il avait toujours su.

Pour en revenir à mon étudiant du début, je me demande si son rêve

secret n'en était pas un de domination? S'il ne fait pas aujourd'hui partie de ces producteurs, agents ou réalisateurs qui réclament de l'acteur une servilité totale. Car une méthode, ça peut préparer aussi à cela: contraindre, dominer. Quant à nos acteurs à nous, au Québec, ils doivent se préparer très tôt à lutter contre toutes les formes d'asservissement. A n'attendre rien de personne. Ni des institutions. Ni du gouvernement. Chanceux si, après des années d'étude, ils décrochent dans un commercial le rôle d'une noisette dans une barre de chocolat. Ou un second rôle dans un téléroman de troisième ordre. Ou une voix de souris dans un dessin animé.

La seule voie vraiment digne qui leur reste: retourner aux petits théâtres, s'inventer eux-mêmes des rôles, combler le vide de la télévision et du cinéma. Ils le font d'ailleurs de plus en plus. Ont-ils le choix là aussi? ●

GILLES CARLE